



**Georges Rémond.-Aux camps turco-arabes. Notes de route et de guerre en Tripolitaine et en Cyrénaïque (Paris: Hachette, 1913), (Paris: Éditions Turquoise, collection Altérités, 2014), 288p.**

Cet ouvrage, lauréat du prix de la Société de géographie, comporte 288 pages et se divise en treize chapitres, précédés d'un Avant-propos rédigé par Odile Moreau, spécialiste de l'histoire de l'Empire ottoman à Université Paul Valéry Montpellier III. Georges Rémond (1877-1965), ayant été correspondant de guerre pour *l'Illustration* –premier hebdomadaire illustré de langue française rendant compte, par l'image et par le texte, de l'actualité politique nationale et internationale entre 1843 à 1944–, fut l'un des rares témoins du conflit italo-ottoman de 1911. De ce fait, un certain nombre de ses articles et lettres adressées à son rédacteur en chef entre le 17 janvier et le 22 mai 1912 ont été réunis dans ce recueil, d'où le style journalistique particulièrement descriptif et la forme épistolaire des chapitres qui compilent de manière chronologique une partie des rapports quotidiens rédigés dans les camps clés de Tripolitaine et Cyrénaïque, au gré d'un long périple à cheval de 2500 km allant de la Tunisie jusqu'à la frontière égyptienne. L'ouvrage comporte en outre soixante gravures tirées et dix cartes géo-militaires venant illustrer les propos, la plupart signées Tristan Pol, un autre reporter de guerre ayant collaboré avec *l'Illustration*.

Le livre ayant été originellement publié en 1913, sa réédition un siècle plus tard a donné lieu à diverses modifications. Des notes biographiques, un glossaire, un index chronologique, ainsi qu'un remaniement de certaines phrases ont été jugés nécessaires afin de faciliter la lecture et moderniser le récit, mais aussi pour redécouvrir ce pan d'histoire, parfois oublié, dont l'auteur fut témoin, et jeter un éclairage nouveau sur cette région qui, un siècle plus tard, sera de nouveau secouée par une révolution politique, celle du Printemps arabe.

Dans son Avant-propos, Odile Moreau revient sur la nouvelle visibilité acquise par la Libye au plan international après qu'une vague de contestation populaire, connue sous le nom de Printemps arabe en référence au printemps des peuples de 1848, a donné naissance à un soulèvement armé, puis à une véritable guerre civile dont l'issue fut la chute de Misrata en mai 2011,

sonnant le glas du régime du colonel Mouammar Kadhafi après quarante-deux ans de dictature. L'historienne revient sur le conflit de huit mois ainsi que sur ses conséquences politiques, soulignant que cette guerre fait d'une certaine manière écho à celle qui opposa sur le même sol les forces italiennes et turques un siècle plus tôt. En effet, commente Moreau, la situation géographique de la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan, provinces qui constituent la Libye d'aujourd'hui, a toujours fait l'objet de convoitises, en particulier celles des forces impérialistes italiennes, qui, dans une volonté de s'appropriier le dernier territoire ottoman d'Afrique, s'engagent dans une guerre qui durera de septembre 1911 à octobre 1912, année où l'Italie sortira vainqueur. L'historienne livre ici quelques détails logistiques de cette guerre, citant les figures fortes des troupes ottomanes, les réseaux de résistance, le soutien apporté par les confréries arabes, la supériorité technologique de l'Italie, mais aussi la rébellion des populations locales qui, en dépit de la signature du traité d'Ouchy, continuèrent le combat jusqu'à la proclamation de la république de Tripolitaine et de Cyrénaïque en 1918. Les publications en France sur cette zone autrefois peu connue étant rares. Moreau met l'accent sur l'importance du témoignage de Georges Rémond, tout en faisant remarquer que le correspondant de guerre n'était pas toujours impartial, du fait de son empathie pour les forces ottomanes qu'il côtoya nuit et jour. En effet, dans la préface, écrite à la fin de son périple, Rémond s'interroge sur le devenir, après la défaite, de ces peuples courageux et de ces terres qu'il considère être le cœur du monde musulman. S'il critique à demi-mots le désintérêt de la France pour la cause ottomane, il ne cache pas sa foi en les troupes turques, qu'il espère voir victorieuses à Constantinople où une nouvelle guerre se prépare.

Le premier chapitre, constitué de deux lettres datées du 17 et 19 janvier 1912, fait état de la première étape du voyage de l'auteur, soit le passage de la frontière qui sépare la Tunisie de la Tripolitaine. Il traverse d'abord la montagne de Dehibat et les gorges du Melha, et arrive à la ville de Nalout, dont la description met en exergue les différences culturelles entre l'Orient et l'Occident. Il convient de noter ici que le récit n'est pas simplement orientaliste: au-delà de la description romantique des paysages, brille un discours idéologique et politique latent.

Le deuxième chapitre débute par une lettre datée du 22 janvier et retrace les événements des dix jours suivants. L'auteur continue son périple au cœur de la Tripolitaine, de Tchouktchouk à Djado-Fessato, zone de ravitaillement de l'armée, en passant par Messoura, Ifren, puis Gharian, décrivant les contrées

qu'il traverse, relayant les mythes religieux et autres histoires de campements qui lui sont rapportés. L'emploi de divers mots et expressions arabes dans le texte, certaines parfois tirées du Coran, donnent une authenticité au récit mais aussi la sensation que l'auteur n'est plus totalement un étranger, et qu'un réel effort est fait pour s'intégrer au groupe. Les rencontres faites durant le voyage lui permettent de renseigner le lecteur sur l'avancée de la guerre. L'auteur note que le seul fait que cette terre soit sanctifiée par l'Islam suffit à rapprocher, malgré leur antagonisme, les Turcs et les Arabes dans un même élan de résistance contre l'envahisseur italien, l'enthousiasme de la guerre sainte étant plus fort que les différences qui séparent les deux peuples.

Au troisième chapitre, l'auteur, qui passe de Gharian aux gorges de Bou-Ghilan, transporte avec lui vêtements, provisions et lettres destinées aux prisonniers italiens, une cargaison autorisée par les Ottomans. Ces derniers voient dans le bon traitement des prisonniers de guerre un gage de leur humanisme et de la noblesse de la civilisation turque. Au niveau militaire, la guerre n'avance pas, les Italiens semblent campés dans leur position tandis que l'armée turco-arabe demeure à Tripoli pour protéger les tribus du Sahel. Les forces de la résistance ne semblent néanmoins pas inquiètes: Sidi Abdessalam, patron de la Tripolitaine, aurait autrefois prédit que les envahisseurs infidèles viendraient tous à périr, et nul ne remet en doute cette prophétie, les Arabes étant particulièrement superstitieux.

Le quatrième chapitre relate la traversée du 5 au 22 février. Arrivé à Azizié, Rémond séjourne un temps dans les camps turco-arabes et rencontre les chefs de toutes les tribus locales, les volontaires venus se battre contre l'invasion et les médecins du Croissant-Rouge. Le chapitre fournit maintes informations sur la façon dont s'organise la résistance turco-arabe depuis le commencement de cette guerre qui s'éternise, alors que l'opinion européenne en faisait l'affaire de quelques jours. Un jeune capitaine ottoman lui confie que les concepts de guerre sainte et de panislamisme ne sont que des chimères et que les Ottomans ne cherchent pas à protéger les populations arabes mais simplement à conserver leur mainmise sur leurs colonies. Rémond se refuse à partager ce point de vue pessimiste, et affirme qu'une réelle solidarité s'est formée entre Arabes et Turcs. Ayant quitté Azizié pour Bou-Guéchir, centre des avant-postes de la résistance, le correspondant de guerre se décide à gagner Homs et Benghazi.

Le cinquième chapitre décrit la longue traversée du désert en direction de Homs, du 24 février à la première semaine du mois de mars. Après Bir-es-Saï, il se rend à Tammergha, puis à Tarhona, ville qui lui rappelle la civilisation

française. L'épicentre de la guerre se rapproche, le son des fusillades, les cris de guerre et la fumée des canons sont impossibles à ignorer au fur et à mesure qu'il s'approche de Homs et de Zliten. Rémond, fasciné par le spectacle pittoresque qu'offrent le paysage et les guerriers, souhaite se rapprocher davantage du centre des combats, et fait parvenir un télégramme à un commandant turc afin de lui demander l'autorisation de séjourner dans son camp. L'auteur se remet ensuite en route, sous une pluie d'obus.

Au sixième chapitre, le français arrive aux ruines de Leptis Magna, un vestige de la Rome antique se trouvant à un kilomètre de Homs, et essuie les tirs des forces italiennes. Des obus et autres débris de shrapnells attestent du carnage laissé par la guerre, mais la nature est de toute beauté. Au loin, on perçoit les chants de guerre des volontaires arabes ainsi que leurs prières pour la victoire du Sultan.

Le septième chapitre commence par une lettre datée du 10 mars, rédigée alors que l'auteur se trouve à Mesrata. L'auteur traverse l'Oued Lebda, Ain-Kab, puis arrive la nuit à Zliten après quatorze heures de marche. Le lendemain, la troupe prend le chemin de Mesrata, ville dont seul le port a essuyé quelques tirs d'obus. Une brochure découverte dans le souk se révèle riche en informations historiques, que l'auteur partage dans sa lettre. Tristan Pol, l'auteur des cartes et des photographies qui illustrent le livre de Rémond, abandonne à son tour le voyage. Mais le journaliste entend gagner Syrte et Benghazi, voyant en l'inaccessibilité de ces régions, en proie à la guerre, un défi à relever.

Au huitième chapitre, le groupe quitte Mesrata, campant tour à tour à Kasr Ahmed, puis à Melfa, pour enfin arriver à Bourtema, un poste télégraphique. L'absence d'eau potable ou d'herbe pour les chameaux force Rémond à remettre en question la validité de la guerre, ainsi que sa propre mission observatrice dans la désolation du désert. La marche continue jusqu'au 18 mars, où la petite troupe rejoint enfin Syrte. La ville célèbre en grandes pompes l'arrivée de l'émir Ali, que toutes les tribus sont venues saluer. Si ce dernier se montre fort aimable envers le journaliste, son fils ne cherche pas à cacher son aversion envers les Infidèles, et rêve d'unir tous les musulmans afin qu'un jour ils puissent à leur tour envahir l'Europe. Le 23 mars, Rémond arrive à Henioua, où les combattants se montrent méfiants et questionnent ses motivations. Le voyage continue, et la troupe s'arrête à divers postes télégraphiques, dont certains ont été bombardés ou ont vu leur communication coupée.

Le neuvième chapitre relate les faits du 29 mars, date à laquelle le journaliste arrive enfin à la première véritable ville de Cyrénaïque: Adjdabia, dont l'héritage antique est encore visible dans la pierre. Des coups de fusils se font entendre, et les combattants prennent les armes sous les chants de guerre des femmes, encouragés par le mufti qui leur promet richesse et gloire éternelle. L'auteur s'arrête un temps sur les habitants d'Adjdabia et sur les confréries qui peuplent la Cyrénaïque. Hormis un accident de cheval qui laisse son interprète amnésique pendant un temps, Rémond continue son périple sans encombre, et arrive le 6 avril à un camp situé devant Benghazi.

Le dixième chapitre débute par une lettre datant du 12 avril. A son arrivée au camp immense situé à quelques mètres à peine de la ville envahie, un commandant lui confie que malgré la proximité, l'ennemi n'a aucune intention d'attaquer. Rémond est très surpris d'apprendre que depuis le début de la guerre, les Italiens, qui surpassent les Arabes en nombre et en armement, se contentent simplement de les observer et de renforcer leurs fortifications déjà imposantes. S'il est vrai qu'un tir d'aéroplane a fait quelques victimes, la stratégie italienne est plus propagandiste que militaire: les aviateurs qui survolent les camps jettent des lettres et des petits livres dont le contenu salue le courage des combattants arabes, vante la bonté du roi Victor-Emmanuel III et les avantages de la colonisation italienne, tout en subvertissant le Coran et la littérature orientale pour discréditer les Turcs. Rémond critique l'inefficacité des italiens envers lesquels il éprouve pourtant une "sympathie de race," et applaudit à la ténacité des forces turco-arabes. A partir du 15 avril, le correspondant entreprend de visiter les avant-postes. Le chapitre s'attarde un moment sur les confréries et les tribus de la région, avant de retracer l'historique du Croissant-Rouge. Rémond relate également certains événements tirés du journal de guerre d'un des commandants de camps.

Au début du onzième chapitre, l'auteur organise son départ en direction des villes antiques de la Montagne Verte de Cyrénaïque, un voyage qui durera du 16 au 24 avril. Escorté de quatre gendarmes et de deux soldats, il traverse tour à tour Silina, Merdj et Bougragha. Héritage oublié de l'antiquité, ces villes conservent les traces de constructions romaines. Après un arrêt à Kassar Magdem, l'une des ruines romaines les plus importantes, la caravane pénètre sur le territoire de Chahat, l'ancienne Cyrène. Le 23 avril, le journaliste arrive au camp d'Aïn el Mansour, occupé par l'armée turco-arabe.

Une lettre datant du 28 avril ouvre le douzième chapitre, dont l'objet est la vie au camp d'Aïn el Mansour. Rémond est frappé par l'activité qui règne au sein des lieux. Jamais autant de tribus ne s'étaient réunies en un seul lieu

sans se déchirer ou se déclarer hostiles au gouvernement turc, une pacification engendrée par les circonstances de la guerre. Quelques jours après l'arrivée au camp, un capitaine conduit Rémond sur le terrain des combats et lui fait un compte-rendu détaillé du déroulement des événements. On y apprend que des soldats allemands sont venus prêter main forte aux Turcs, alors que le reste de l'Europe conserve une position neutre, chose que Rémond regrette. Selon lui, le silence de la France n'a eu d'autre effet que de brouiller les relations avec l'Italie et de mécontenter les Musulmans des zones de protectorats français. Il souligne ensuite l'effort d'organisation de la Cyrénaïque sous l'impulsion turque : télégraphes, postes, municipalités, autorités civiles semblent mieux fonctionner que par le passé; les camps se transforment en véritables cités où les marchés se multiplient, et des écoles et des hôpitaux sont construits dans chaque camp. Mais l'exploit le plus louable, pense Rémond, est la réunification des tribus arabes, longtemps rebelles et indisciplinées. Le chapitre se conclut par une analyse des pratiques et coutumes locales.

L'ultime chapitre de cet ouvrage porte sur les dernières étapes du voyage de Rémond. Le 11 mai, il quitte le camp d'Aïn el Mansour et rejoint un autre camp turco-arabe. Après des mois passés en Tripolitaine et en Cyrénaïque, le bruit des canons et des tirs n'interpellent même plus le journaliste. Malgré les difficultés rencontrées en chemin, l'expérience l'a tant marqué qu'il regrette souvent de ne pas avoir été officier plutôt que journaliste. Deux jours plus tard, durant la nuit, il quitte le camp en compagnie d'un groupe de Crétois qui retournent dans leur pays. L'expédition continue jusqu'au 20 mai, date à laquelle les voyageurs arrivent à la résidence d'un major anglais. La France ayant contacté le gouvernement anglo-égyptien afin de rapatrier le journaliste; le reste du voyage se fera non pas à travers le désert lybique mais par bateau, la dernière escale étant Alexandrie. Une conversation avec le major anglais permet à l'auteur d'aborder une affaire qui divise les Turcs et les Anglais, celle de la côte de Solloum, véritable repaire de contrebandiers longeant le territoire égyptien. L'Égypte appartenant aux Anglais, ces derniers refusent de céder le port et la montagne de Solloum aux autorités turques. Le conflit armé fut évité lorsque les Turcs consentirent à laisser les navires égyptiens occuper Solloum, tout en conservant leur droit de propriétaire. Lorsque l'heure du départ arrive, Rémond est particulièrement triste de quitter le désert, après tant d'aventures et d'amitiés formées. Le 22 mai, à minuit, le Français jette un dernier regard sur la côte, laissant derrière lui cet autre monde.

A travers les trois cents pages de cet ouvrage, George Rémond nous offre un des rares témoignages en récit et en images de la guerre qui fit trembler

la Tripolitaine et la Cyrénaïque durant la première moitié de l'année 1912, dans une zone dangereuse et difficile d'accès que peu de reporters ont eu le courage de traverser. Mais loin de dresser un simple compte-rendu militaire, le journaliste de guerre a consigné dans ses carnets de notes d'importantes informations sur la situation sociale des populations locales ainsi que sur les mœurs et coutumes d'une époque qui demeure mal connue. S'il dresse un tableau quelque peu orientaliste des contrées qu'il traverse, le récit brille par son authenticité. Rémond semble s'être réellement intéressé à la cause des peuples turco-arabes dont il adopte peu à peu les mots et les usages, et compatit au sort des tribus confrontées à l'obligation de s'unir malgré des siècles de différences pour faire face au péril de l'envahisseur étranger. Bien que le rôle de journaliste nécessite une certaine neutralité, force est de constater que l'opinion personnelle de Rémond colore souvent ses propos. Comme l'explique Odile Moreau dans son Avant-propos, le journaliste semble grandement admirer les forces ottomanes, mais son appartenance à la France, l'un des plus grands empires coloniaux de l'Histoire, explique sa réticence à prendre parti contre l'Italie, un pays culturellement et historiquement plus proche. Malgré le courage et l'hospitalité dont ils font preuve, les Arabes demeurent pour lui un peuple de sauvages insoumis ne pouvant vivre et prospérer à long terme sans la protection d'une puissance européenne. L'ouvrage est donc doublement révélateur dans le sens où il oppose la mentalité colonialiste –manifeste ou latente –du début du siècle aux revendications nationalistes des peuples qui, peu à peu, se libèreront du joug protecteur des forces européennes jusqu'à obtenir leur indépendance.

**Selma Bourkia** (doctorante)  
Université Mohammed V de Rabat